

opinion deviendra la vôtre, Mesdames, si vous daignez me permettre un mot d'explication.

C'est le général Dembrowitz qui s'exprimait ainsi dans un des plus riches palais des environs de Grodno, au milieu d'une élégante réunion.

Les Polonaises sont à la fois frivoles et sérieuses ; elles aiment qu'on leur parle de modes et de politique ; vivant à peu près comme vivaient les châtelaines françaises, avant que la galanterie des Valois les eût appelées à la cour, elles reçoivent les hommages de leurs nobles voisins, font de la musique et de la tapisserie, valsent, rient, discutent ; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en elles, de la grâce de leur personne ou du charme de leur entretien. Le général, dans les campagnes de 1813 et de 1814, avait vu l'Allemagne et la France, pays si rapprochés et si différens, il était donc en fonds pour servir ses aimables compatriotes suivant les caprices de leur goût.

— Parlez, parlez, s'écria la comtesse de Boronitza : c'est à qui discourra sur les colonies, et personne n'est dans le secret. Est-il vrai qu'il s'agisse d'établir la polygamie, comme chez les Turcs ?

— Mieux que cela, ajouta la baronne de Leibstadt : tout sera en commun, maisons, femmes, terres, enfans.

— Quel badinage, ma chère, dit en riant la vieille princesse de Mohilnoff ; qui a pu vous faire un tel conte ? La vérité est que les femmes porteront armes et bagages, marcheront au pas, déchireront des cartouches et se feront tuer au besoin ; mais voilà tout.

— Comment donc ! une armée d'amazones, répliqua du bout des lèvres un petit major dont les cheveux touffus étaient bouclés avec art, et la taille si étroitement sanglée qu'il semblait plutôt soupirer que respirer. L'invention serait charmante ; seulement, qu'on y prenne garde, il y aura désormais pour nous double danger dans les camps.

A ces mots, un élève de l'école des porte-enseignes de Varsovie, placé derrière les dames et appuyé sur le dos d'un fauteuil, baissa la tête d'un air pensif : ce que je vois de plus clair dans un pareil système, dit-il à demi-voix, c'est un chef-d'œuvre de despotisme.

— Voilà le langage de nos étudiants, reprit le général d'un ton sévère ; autrefois dans les écoles, nous n'apprenions que nos manœuvres ; mais ces messieurs préfèrent la politique ; cela promet.

L'étudiant croyait n'avoir été entendu que des dames ; il rougit ; sa mère lui fit signe de s'observer et se joignit à la comtesse de Boronitza pour obtenir du général quelques détails sur l'organisation réelle des colonies.

— Vous savez, dit-il, que je suis intimement lié avec le comte Aratcheff\* ; eh bien, c'est de lui-même que je tiens tout ; on peut donc m'en croire, puisqu'il est avéré que c'est à lui que l'on doit la première pensée du système de colonisation. Dès que la guerre fut terminée, Alexandre s'occupa sérieusement des moyens de porter l'économie dans les dépenses de ses armées ; l'entretien de près d'un million de soldats était une charge trop onéreuse dans tous les temps, et à plus forte raison, après ce qu'il nous en avait coûté pour notre contingent dans la lutte de l'Europe contre la France. On proposa

de construire des villages où l'on établirait des troupes qui auraient une existence distincte, des lois spéciales, des propriétés particulières ; qui se formeraient à des travaux d'agriculture, sans abandonner l'exercice des armes, et qui fonderaient en même temps des familles nouvelles parmi les paysans de la couronne ; c'était organiser une réserve inépuisable, et entreprendre le défrichement d'un sol immense qui n'attend que la main de l'homme pour changer ses steppes en jardins et ses cabanes éparses en villes florissantes. Jugez si un tel projet dût sourire à l'empereur ; il l'adopta avec empressement, travailla lui-même à le perfectionner et en fit son ouvrage. On présume qu'avant peu d'années, nous aurons plus de six millions de soldats colonisés. . . .

— Six millions ! s'écrièrent toutes les dames, six millions ! Avec une armée comme celle-là qui pourrait nous disputer le pas ?

— Nous ferons la conquête de l'univers, dit l'une ; Paris et Londres baisseront enfin pavillon. . . .

— Nous irons prendre tous les cachemires du shah de Perse, dit une autre.

Et les indiennes des Anglais, ajouta une troisième.

— Ou bien, nous nous déchirerons à belles dents, balbutia le porte-enseigne, un Kosciusko de village suffira.

— Quand les biens de la couronne désignés pour la colonisation auront été organisés, continua le colonel, on y trouvera une hiérarchie militaire, graduée suivant les âges. Tout maître coloniste jouira de quinze désatines de terre\* ; il aura au-dessous de lui des aides, au-dessus, des invalides ; l'enfance, la maturité, la vieillesse seront ainsi rapprochées, et formeront une chaîne que chaque génération viendra grossir et resserrer.

— Par Saint-Georges, que c'est ingénieux ! s'écria avec emphase le vénérable comte de Salfeld, qui avait perdu un bras au combat de Smolensk. Si en 1812, la défense de la Russie avait été combinée sur ce plan gigantesque, Napoléon n'aurait vu que la Bérézina.

— Ce qui m'a le plus frappé, moi, dit le major, en ébouriffant ses cheveux, c'est une idée de civilisation qui jusqu'ici avait échappé à nos Czars : le rasoir a fait justice de toutes ces barbes de paysans si sales et si longues ; l'opération n'était pas facile, ma foi, elle a rencontré de fortes oppositions, surtout du côté des vieux. Malgré cela, je l'avouerai, le nom de soldat cultivateur sonnait d'abord assez mal à mon oreille ; mais je m'y suis accoutumé bientôt en voyant que l'uniforme n'empêchait pas de labourer, de conduire des chariots et de réparer des chemins ; il y a des villages qui ont changé du tout au tout. Ça tient du prodige ; ils sont alignés comme des bataillons et tenus comme les premières casernes du monde ; des poteaux ornés d'aigles et d'inscriptions indiquent sur la grande route les divisions territoriales affectées aux différens corps de troupes ; les chemins sont bordés de plantations nouvelles, l'enclos de chaque jardin est formé de treillages ou de palissades ; les noms des maîtres-colonistes sont écrits sur les façades des maisons. Que vous dirai-je enfin ? rien n'a été négligé. . . .

— Et les postes ! major, vous les oubliez, dit vivement le comte de Salfeld, Dieu, qu'elles sont bien servies ! Tout s'y fait militairement, knout en main ; c'est un soldat qui reçoit et

\* Membre du comité militaire.

\* Environ 65 arpens.